LE QUOTIDIEN DE L'ART 08.03.23 MERCREDI

Ce soir à 19h
Rdv
Katinka Bock
Christophe Gallois
Rencontre
Au sein de l'exposition
Fondation Pernod Ricard
Entrée libre
1 cours Paul Ricard
Paris 8e

ROYAUME-UNI

Omai, trésor national britannique en sursis ?

PATRIMOINE

La restauration de l'arc du Carrousel lancée

DISPARITION

Viñoly prend définitivement de la hauteur

GALERIES

H Gallery quitte République pour le Marais

NOMINATIONS

Fiona Rogers commissaire pour Elles x Paris Photo

N° 2563 2 €

152

Le nombre de galeries à Art Brussels

Pour sa 39e édition, du 20 au 23 avril à Brussels Expo, la foire verra l'habituel tiers de galeries belges (36 % en 2022) rétrécir à un quart (26 %), laissant la place à un plus grand contingent de galeries internationales. Alors qu'elles représentaient l'an passé 64 % avec 12 % basées hors d'Europe, elles constituent désormais 74 % des enseignes avec 19 % de non-européennes et un nombre record de 17 % de galeries méditerranéennes. Parmi celles-ci, l'Italie fait belle figure avec 11 exposants (10 A.M. ART, Clima, Dep Art, Eduardo Secci, Il Ponte, Lia Rumma, Martina Simeti...), suivie de l'Espagne avec 8 (1 Mira Madrid, Alegria, Joan Prats, House of Chappaz...), du Portugal avec 6 (Bruno Múrias, Filomena Soares, Foco, Presença...), et enfin de la Grèce (Bernier/Eliades) et de Chypre (Eins). Comme lors de ses dernières éditions, la foire est structurée en 4 sections. Prime (99 galeries) regroupe les artistes en milieu de carrière et confirmés, à l'instar de Michel François chez Xavier Hufkens ou d'Eva Jospin chez Suzanne Tarasieve. Discovery rassemble de jeunes talents pour la plupart représentés par de jeunes galeristes, tels qu'Andreea Anghel chez Suprainfinit (Bucarest) ou Guillaume Valenti chez Parliament (Paris). Un prix Discovery remettra un chèque de 5 000 euros à l'une des 34 galeries concurrentes.
Les stands monographiques sont mis à l'honneur dans la section Solo (29 galeries), qui compte entre autres Angel Vergara chez Axel Vervoordt, Marinella Senatore chez Ceysson & Bénétière ou encore Ria Verhaeghe chez Richard Saltoun, et la remise d'un prix Solo doté de 10 000 euros pour l'artiste. Élargi avec près du double de galeries (12 contre 7 l'an dernier), le segment Rediscovery consacre des artistes de la seconde moitié du XXe siècle indûment sous-représentés, comme Vincentiu Grigorescu chez 418 Gallery (Munich, Cetate) ou Chryssa et Sibylle Ruppert chez Blue Velvet Projects (Zurich).

JORDANE DE FAŸ

artbrussels.com

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement sur lequotidiendelart.com/abonnement

Le Quotidien de l'Art est édité par Beaux Arts & cie, sas au capital social de 2 153 303,96 euros
9 boulevard de la Madeleine – 75001 Paris
rcs Nanterre n°435 355 896 - CPPAP 0325 W 91298 issn 2275-4407 www.lequotidiendelart.com – un site internet hébergé par Platform.sh. 131, boulevard de Sébastopol, 75002 Paris, France – tél. : 01 40 09 30 00.

Président Frédéric Jousset
Directrice générale Solenne Blanc
Directeur de la rédaction Fabrice Bousteau
Directeur général délégué et directeur de la publication Jean-Baptiste Costa de Beauregard
Éditrice adjointe Constance Bonhomme

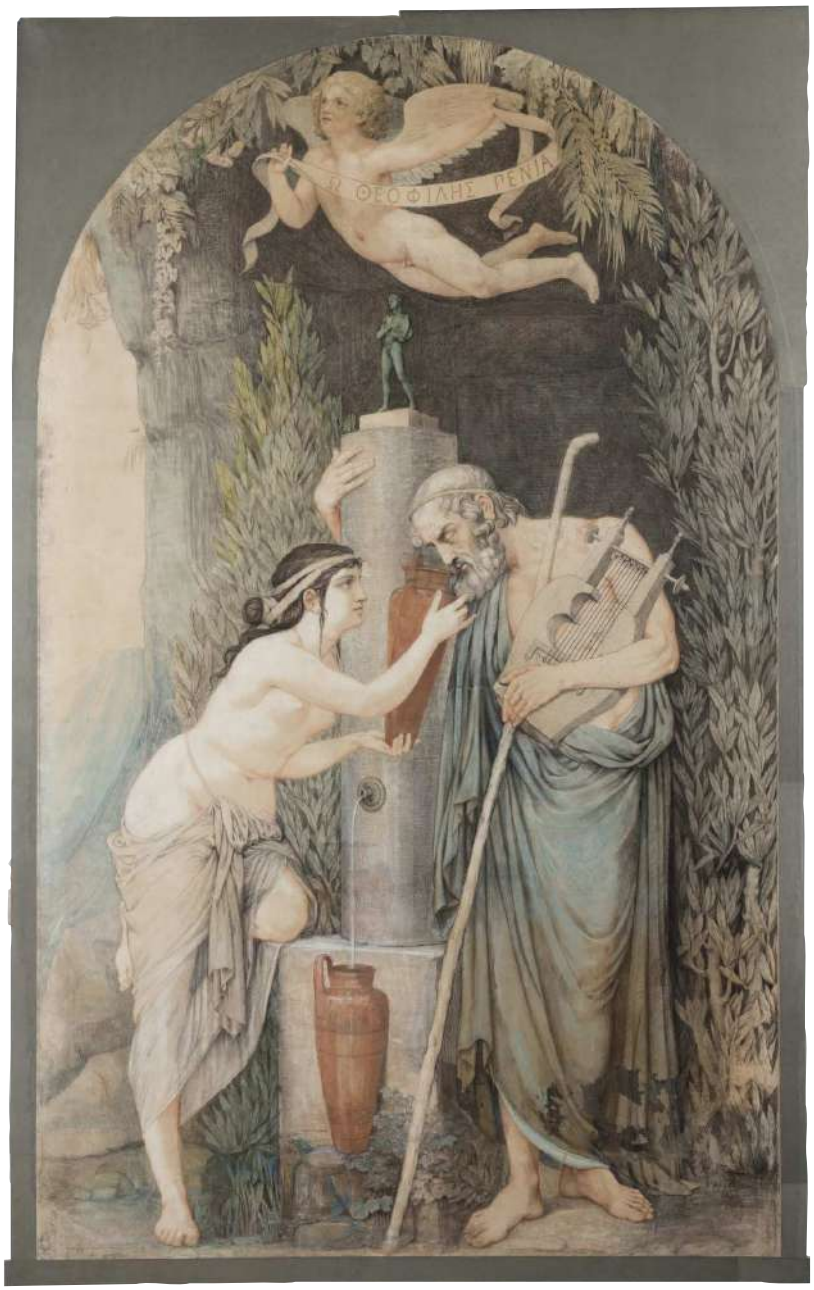
Rédacteur en chef Rafael Pic (rpic@lequotidiendelart.com)
Rédactrice en cheffe adjointe, en charge de *L'Hebdo* Magali Lesauvage (mlesauvage@lequotidiendelart.com)
Cheffes de rubrique
Alison Moss (amoss@lequotidiendelart.com)
et Marine Vazzoler (mvazzoler@lequotidiendelart.com)

Contributeurs de ce numéro Béatrice Andrieux, Sophie Bernard, Julie Chaizemartin, Jordane de Faÿ, Jade Pillaudin, Stéphanie Pioda, Philippe Trétiack

Directeur artistique Bernard Borel
Maquette Yvette Znaménak
Secrétaire de rédaction Mathieu Champalaune
Iconographe Lucile Thépault

Régie publicitaire advertising@lequotidiendelart.com
tél. : +33 (0)1 87 89 91 43 Dominique Thomas (directrice), Peggy Ribault (Pôle Art), Hedwige Thaler (Pôle hors captif), Juliette Jabet (Marché de l'art), Thibaut Perrault (Institutionnel)
Studio technique studio@lequotidiendelart.com
Abonnements abonnement@lequotidiendelart.com
tél. : 01 82 83 33 10

Couverture Joshua Reynolds, *Portrait d'Omai,* vers 1776, huile sur toile, 236 x 145,5 cm. © DR. L'arc du Carrousel en 2018 avant la campagne de restauration. © Photo Olivier Ouadah/2018 musée du Louvre.
© ADAGP, Paris 2023, pour les œuvres des adhérents.



Henry de Triqueti, ***Homère à la fontaine Hippocrène,*** 1872, pierre noire, sanguine avec rehaut blanc, aquarelle, sur papier marouflé sur toile, 237,5 x 145 cm.

© Photo François Lauginie/Musée Girodet.

Triqueti sauvé des eaux

2016 fut une année noire pour le musée de Montargis : violemment frappé par une crue du Loing, 3 000 de ses œuvres avaient été endommagées par l'eau et la boue qui s'étaient infiltrées dans ses réserves. Un nombre considérable pour cette institution du Loiret classée musée de France, réputée pour sa collection d'art français de 1789 à 1870. Parmi les sinistrées, de nombreux plâtres et dessins d'Henry de Triqueti (1803-1874), sculpteur romantique d'origine loirétaine qui connut une brillante carrière auprès des princes français et britanniques de son temps, et dont le musée Girodet possède le fonds d'atelier. Leur restauration minutieuse a encouragé le musée à lui consacrer une nouvelle salle au sein de son parcours permanent – plusieurs cartels d'œuvres signalent le passage de la crue –, ainsi qu'une exposition de 35 dessins, pensée comme une encyclopédie d'art graphique. Les plus grands formats nous plongent dans le processus de la préparation des tarsias, signature sculpturale de Triqueti. Ces marqueteries de marbre, sur lesquelles il incrustait des dessins polychromes en ciment et pierres semi-précieuses, séduisirent tout particulièrement la reine Victoria, qui sollicita en 1864 le Français pour décorer la chapelle commémorative du prince Albert de Saxe-Cobourg au château de Windsor. La commande d'une vie pour ce fils d'aristocrate piémontais, qui se fit un nom à Paris grâce à la réalisation au milieu des années 1830 des portes en bronze de l'église de la Madeleine. Très pieux, son goût pour les styles néo-Renaissance et néo-gothique l'a porté vers une forme de mysticisme particulièrement visible dans ses thèmes religieux. À ne pas manquer dans la nouvelle salle permanente, le très beau plâtre du jeune roi Édouard VI, scène mélancolique d'un garçon en pleine lecture, admiré par son chien complice.

JADE PILLAUDIN

« Henry de Triqueti, la force du trait », jusqu'au 2 avril. musée Girodet, 2, rue du Faubourg de la Chaussée, 45200 Montargis

musee-girodet.fr

TÉLEX 08.03

Le Pritzker Prize a été attribué ce mardi à l'architecte britannique David Chipperfield, né en 1953, auteur de la rénovation du Neues Museum à Berlin et impliqué plus récemment dans le projet Morland Mixité Capitale à Paris. Il succède au Burkinabé Francis Kéré.

Dans le cadre de la mobilisation nationale du 7 mars contre la réforme des retraites, plusieurs institutions ont fermé leurs portes : en région parisienne, citons le château et domaine de Versailles, l'Arc de Triomphe, le musée Picasso, le musée d'Orsay ou l'hôtel de la Marine, et en région, la crypte de la cathédrale de Bourges, l'abbaye de Montmajour, le château et les remparts de Carcassonne ou le château d'Azay-le-Rideau.

Le Festival International des Textiles Extraordinaires (FITE) changera de nom pour son édition 2024-2025, devenant la Biennale Textile Clermont-Ferrand. La programmation 2022-2023, qui s'achève le 26 mars prochain, se déploiera ensuite dans plusieurs villes de Lituanie (dont Vilnius et Kaunas, capitale européenne de la culture 2022) de juin à octobre 2023.

Par arrêté du 15 février, ont été nommés membres du conseil d'administration de l'Établissement public du musée du Louvre (en qualité de personnalités choisies en raison de leur compétence ou de leurs fonctions) Emmanuel Faber (ancien directeur général de Danone) et Éric Lombard (directeur général de la Caisse des dépôts et consignations).

L'arc du Carrousel en 2018 avant la campagne de restauration.

© Photo Olivier Ouadah/ 2018 musée du Louvre.

En bas : Dépose d'une statue mardi 7 mars.

© Photo Jordane de Faÿ.

PATRIMOINE

La restauration de l'arc du Carrousel lancée

Cela faisait près de cent ans que le monument historique reliant les Tuileries au musée du Louvre n'avait pas été touché. Construit entre 1806 et 1808 à la demande de Napoléon Ier , qui souhaitait ériger un arc de triomphe en hommage à la Grande Armée et à la victoire d'Austerlitz, l'arc du Carrousel fait l'objet d'une première campagne de restauration en 1930. La guerre approchant et l'argent manquant ne permettent cependant pas d'aboutir, et le monument est laissé à la merci du temps et des intempéries. Conscient des sérieuses dégradations qu'il présente, le Louvre décide de lui consacrer en 2018 sa 9e campagne de dons populaires « Tous mécènes ! ». L'appel permet de rapporter plus d'un million d'euros, soit un huitième du budget total du chantier : des 8,3 millions d'euros, 3,5 millions proviennent du mécénat (4 500 donateurs du grand public, société des Amis du Louvre, American Friends of the Louvre, fondation La Marck sous l'égide de la fondation de Luxembourg, Crédit Agricole d'Île-de-France mécénat, fondation Crédit Agricole, Compagnie de Phalsbourg, fondation Andreas Mentzelopoulos) et 4,8 millions du Louvre. « *Cette restauration d'envergure donne le ton de notre engagement : le Louvre est un lieu de restauration d'œuvres, mais aussi de restauration du patrimoine historique. L'arc du Carrousel est un bien important du paysage architectural de Paris autant que du Louvre* », énonce la directrice du musée, Laurence des Cars.

La somme récoltée a pour but de consolider la structure, de reprendre l'étanchéité de la maçonnerie, de renforcer les ferronneries, ainsi que de restaurer le décor sculpté : les parements et les ornements seront nettoyés, le quadrige restauré, et les huit statues de grognards au pied du monument, dont le mauvais état de conservation impose la dépose au sein du musée, remplacées par huit nouvelles, réalisées à l'identique à partir d'anciens moulages datant de la fin du XIXe siècle et témoignant de leur état avant leur progressive altération. Pour mener à bien ces différents chantiers, 16 entreprises et une cinquantaine de compagnons sont mobilisés. L'installation de l'échafaudage en novembre dernier a aujourd'hui laissé place au lancement de la restauration du bâtiment et du quadrige, dont une première moitié a été déposée hier dans les ateliers créés *in situ*. Jusqu'à la fin mars 2024, deux ateliers de 120 m² habillés de plusieurs grandes fenêtres invitent les passants à suivre au plus près les avancées des restaurateurs, tandis que des panneaux didactiques informent sur la nature du chantier et l'histoire du monument.

JORDANE DE FAŸ

louvre.fr

Hélianthe Bourdeaux-Maurin, cofondatrice d'H Gallery.
© Photo Theodore Berg Boy.

Fay Ku, *Retreat*, 2022, graphite et aquarelle sur papier Bouthan fait main, 59,7 x 81,3 cm.
Courtesy H Gallery, Paris.

GALERIES

H Gallery quitte République pour le Marais

«J'ai acheté ma première œuvre à 18 ans chez Éric Dupont, lorsqu'il était au 13, rue Chapon, et cette rue a toujours représenté pour moi le cœur du quartier des galeries, le cœur du Marais. J'ai toujours rêvé de cette rue sans jamais penser qu'y ouvrir une galerie serait possible un jour mais les rêves, parfois, se réalisent… », confie Hélianthe Bourdeaux-Maurin, cofondatrice d'H Gallery. Installée depuis 2016 au 90, rue de la Folie Méricourt, elle déménage avec ses associés Benjamin Hélion et Benjamin Lanot au 39, rue Chapon, dans un espace de 110 m² sur deux niveaux, un rez-de-chaussée aux poutres apparentes et un sous-sol, dans un immeuble de la fin du XIXe siècle en pierre de taille.
Les lieux, situés en face des galeries Julien Cadet et Andréhn-Schiptjenko, accueillaient autrefois la galerie japonaise In Between, et hébergeaient plus récemment un *pop up store*. En travaux depuis le mois de janvier, il sera inauguré le 16 mars : la première exposition, « Dé-voiler », rassemblera des artistes représentés par H Gallery (Lara Bloy, Fay Ku, Paul Vergier, Reuben Negrón) ou invités (Katia Bourdarel, Stéphane Pencréac'h, Axel Pahlavi…), et sera curatée par Amélie Adamo, commissaire d'« Immortelle », prochaine exposition du MO.CO de Montpellier consacrée à la jeune scène figurative française. *« Ma galerie à République m'a permis de réaliser de nombreux événements et expositions qui ont compté, de faire découvrir au public des artistes inconnus qui ont maintenant une carrière ascendante, mais je suis heureuse d'avoir trouvé un écrin plus grand et mieux placé pour défendre encore plus efficacement les artistes en lesquels je crois,* ajoute Hélianthe Bourdeaux-Maurin. *Je suis également ravie de rejoindre une rue de galeries d'art contemporain nombreuses, dynamiques, prestigieuses et vivantes. »*. Représentée par la galerie depuis peu, Lucile Piketty aura droit à son solo show en avril, suivi d'une carte blanche aux rédacteurs en chef de la revue *Point contemporain*, « Faire Histoire », qui conviera entre autres Alexandra Hedison et Lionel Sabatté.
La programmation de fin d'année mettra à l'honneur deux autres artistes femmes, Maryline Terrier et Corine Borgnet.

JADE PILLAUDIN

« Dé-voiler », H Gallery, 39, rue Chapon, 75003 Paris, du 16 mars au 15 avril 2023.
h-gallery.fr

NOMINATIONS

Fiona Rogers commissaire pour Elles x Paris Photo

L'Anglaise Fiona Rogers vient d'être nommée commissaire d'exposition du parcours Elles x Paris Photo pour l'édition 2023 de la foire parisienne programmée au Grand Palais éphémère du 9 au 12 novembre prochain. Cinquième femme à ce poste, elle a passé plus de 17 ans à l'agence Magnum à Londres à différents postes, notamment en tant que directrice des opérations, et deux ans à la galerie d'art contemporain Webber (Londres, New York, et Los Angeles) à la tête du département photographie. Il y a un an, Fiona Rogers a rejoint le Victoria & Albert Museum où elle dirige le Parasol Foundation Curator of Women in Photography, un programme visant à soutenir les femmes photographes par des acquisitions, des commandes, des expositions, mais aussi dans le domaine de la recherche et de l'éducation. Son engagement pour la cause des femmes ne date pas d'hier puisqu'en 2012, elle a fondé Firecracker, une plateforme de soutien aux femmes photographes, notamment par l'intermédiaire de la création d'une bourse annuelle dédiée aux travaux documentaires. Créé en 2018 à l'initiative du ministère de la Culture pour offrir plus de visibilité aux femmes photographes présentées dans la foire à travers une sélection d'œuvres, Elles x Paris Photo a fait la preuve de son efficacité puisque les femmes exposées dans la foire sont de plus en plus nombreuses : 32 % en 2022 contre 20 % en 2018. Cette initiative est soutenue depuis 2019 par Women In Motion, un programme de Kering qui a également comme ambition de promouvoir les femmes dans les arts et la culture.

SOPHIE BERNARD

parisphoto.com

Fiona Rogers. © Photo Alys Tomlinson.

DISPARITION

Viñoly prend définitivement de la hauteur

Relativement peu connu en France, l'architecte uruguayen Rafael Viñoly, installé à New York et décédé le 3 mars à 78 ans, était pourtant un géant de la discipline. Fort de ses agences implantées aux quatre coins du monde, il a édifié des centaines de bâtiments de grande ampleur, musées, halls d'exposition, universités, aéroports, ponts et plus encore, et surtout gratte-ciels et résidences de luxe. La plus emblématique et paradoxalement la plus éloignée de son écriture de verre et de courbes est le 432 Park Avenue, tour ultra-fine empilant 147 appartements de très haut *standing*. Jugée comme un empilement de coffres-forts, une brochette de placements financiers plus que d'espaces à vivre, cette aiguille sujette à des dysfonctionnements divers, perce la *skyline* de Manhattan. Controversé le fut aussi le surnommé « Talkie-walkie », immeuble londonien à l'étrange silhouette de champignon ramolli. Au cours de ses presque quatre décennies d'activités, ce natif de Montevideo s'est révélé l'homme des grandes structures de verre, autant à l'aise au Japon qu'à Amsterdam ou Kuala Lumpur. Mélomane, pianiste, il dessina encore un piano à queue, poursuivant jusque dans son salon ses perpétuelles recherches sur les courbes. Avec ses cheveux poivre et sel, son sourire doux et ses lunettes aux montures noires, il incarnait à merveille l'architecte hollywoodien, fort de sa réussite mais pour toujours insaisissable.

PHILIPPE TRÉTIACK

Rafael Viñoly. © Photo Roman Vinoly.

432 Park Avenue, immeuble résidentiel, achevé en 2015, hauteur 425,5 m. New York. © Courtesy Rafael Viñoly Architects.

Omai, trésor national britannique en sursis ?

Joshua Reynolds, *Portrait d'Omai*, vers 1776, huile sur toile, 236 x 145,5 cm.
© DR.

Deux tableaux classés trésors nationaux par le ministère de la Culture britannique risquent de quitter le territoire cette semaine : le *Portrait d'Omai* de Joshua Reynolds et *La Confirmation* de Nicolas Poussin. Leur prix d'achat, respectivement fixé à 50 et 19 millions de livres, donne du fil à retordre aux musées intéressés.

PAR JADE PILLAUDIN

Une nativité du peintre de la Renaissance Baldassarre Peruzzi (1481-1537), deux volumes illustrés de l'ornithologue victorien John Gould (1804-1881) documentant les oiseaux d'Australie, un manuscrit de musique italienne et française pour luth du XVIIe siècle : classés comme « trésors nationaux », ils ont été sauvés l'an dernier grâce à des interdictions temporaires d'exportation décidées par le RCEWA, organisme indépendant qui depuis 1952 conseille le département de la Culture, des Médias et des Sports (DCMS), équivalent britannique du ministère de la Culture, sur l'exportation de biens culturels. En 2021 et 2022, le comité a tenté d'empêcher la sortie du territoire de 15 œuvres et artefacts, d'une valeur de 113 millions de livres. Neuf n'ont pas pu être retenus sur le territoire, à l'image du *Portrait du 14e comte de Dalhousie* (voir QDA du 8 novembre 2021) de John Singer Sargent (1856-1925), dont l'élégance énigmatique évoque le vénéneux Dorian Gray d'Oscar Wilde. Bien plus onéreux que le portrait du comte (7,5 millions de livres), le *Portrait d'Omai* (1776) de Joshua Reynolds (1723-1792), estimé à 50 millions de livres (60 millions d'euros) est considéré outre-Manche comme un chef-d'œuvre méritant sa place dans les plus grandes collections publiques. Si pour le RCEWA, sa perte est inenvisageable, il est bien difficile pour un musée britannique de trouver les fonds nécessaires, alors que les îles traversent une période de morosité économique. Mais le *Portrait d'Omai* est un symbole : cette majestueuse représentation en pied de l'un des premiers Polynésiens ayant traversé les océans pour rejoindre l'Angleterre au côté du capitaine Cook en 1774 revêt une importance historique et esthétique unique. En février dernier, le *Guardian* n'a pas hésité à fustiger le manque de communication gouvernementale, peu enclin selon le journal à sensibiliser le grand public à la sauvegarde des trésors nationaux : *« Nous devrions en savoir plus sur les objets interdits d'exportation avec plus de temps pour agir : par les médias, au Parlement, par les musées qui espèrent les acquérir* (...). *Nous avons besoin et méritons un débat plus éclairé sur ce que les trésors nationaux signifient vraiment pour nous et jusqu'où nous irons pour les sauver. »*

La saga sans fin du *Portrait d'Omai*

L'horloge tourne donc pour le sauvetage d'une toile convoitée depuis 22 ans. Mais c'est bien son prix d'achat qui réfrène les ardeurs des plus grands musées du pays. Le *Portrait d'Omai* est soumis à une interdiction d'exportation depuis

Titien, ***Diane et Actéon,*** **1556-1559, huile sur toile, 184,5 x 202,2 cm.**

Tableau acquis en 2009 conjointement par la National Gallery of Scotland et la National Gallery de Londres pour 64 millions d'euros.

© DR/National Gallery, London, Scotland.

Elizabeth Peyton,

Omai (Afterlife) after Sir Joshua Reynolds's Portrait of Omai, 1776, **2023.**

Œuvre réalisée dans le contexte de l'appel de fonds de la National Portrait Gallery et de l'Art Fund en vue de l'acquisition du tableau de Joshua Reynolds.

© Elizabeth Peyton/Courtesy de l'artiste et David Zwirner.

mars 2022, officiellement levée ce vendredi 10 mars. Un délai bien plus court que les 30 mois appliqués par le ministère de la Culture français lorsqu'il interdit d'exportation un trésor national. En mains privées depuis sa première mise en vente en 1796, son dernier passage en salles de ventes remonte à 2001 chez Sotheby's, où il avait été adjugé pour 10,5 millions de livres au magnat irlandais John Magnier. Le propriétaire de haras a dès 2002 tenté d'obtenir une autorisation d'exportation du tableau, refusée, concluant ensuite un prêt à la National Gallery of Ireland de Dublin avec avantages fiscaux à la clé. Mais depuis 2018, *Omai* n'a pas été vu publiquement, et pourrait donc quitter le territoire britannique cette année. Il remplit les trois critères dit de Waverley, que le RCEWA émet pour catégoriser un trésor national : l'importance esthétique exceptionnelle, le caractère essentiel pour l'étude d'une branche particulière de l'art ou de l'histoire, et son lien à l'histoire et à la vie nationale britannique. Son éventuelle entrée dans les collections d'une institution en ferait le deuxième tableau le plus cher de l'histoire des acquisitions publiques britanniques, juste derrière *Diane et Actéon* (1556-1559) du Titien, acheté en 2009 pour 64 millions. Si Omai a achevé son épopée il y a bien longtemps, celle de son portrait, elle, se poursuit.

Le Getty à la rescousse ?

Dix mois avant sa réouverture, prévue pour le 22 juin prochain, la National Portrait Gallery de Londres avait fait savoir son intention d'acheter le *Portrait d'Omai*, dont l'accrochage définitif ferait assurément date dans son histoire. Selon le *Financial Times*, le tableau est d'ailleurs actuellement accroché dans la salle 16 du musée (donc non visible par le public). En décembre dernier, plusieurs médias britanniques ont rapporté que le musée avait rassemblé la moitié de la somme demandée. L'Art Fund, association caritative privée active depuis 1903, a indiqué mettre sur la table 2,5 millions grâce à la participation de 1 500 de ses membres, la plus grande subvention de son histoire. Le silence s'était fait depuis du côté des donateurs, la National Portrait Gallery espérant d'ici la date butoir discrètement rallier à sa cause d'autres mécènes privés, comptant aussi sur un possible report de l'interdiction d'exportation pour 4 mois. Toujours selon le *Financial Times*, le directeur du musée, Nicholas Cullinan, a engagé des pourparlers avec le Getty Museum de Los Angeles, qui dispose d'un des portefeuilles d'acquisition les plus étoffés des États-Unis. Un achat à deux contraindrait toutefois la NPG à partager Omai, comme le Rijksmuseum et le Louvre le font actuellement avec les *Portraits de Marten et Oopjen* de Rembrandt (1634), acquis conjointement en 2016 et exposés en roulement, sur des périodes allant de 5 à 8 ans. S'associer à une grande institution américaine a par ailleurs de quoi heurter la fierté britannique, mais le constat est clair : aucune des institutions muséales nationales n'a autrement les moyens de retenir l'œuvre. La National Portrait Gallery espère aussi compter sur la générosité de donateurs privés ou sur des subventions nationales spéciales : 10 millions ont ainsi été promis par le National Heritage Memorial Fund – qui depuis 1980 agit en faveur de la sauvegarde du patrimoine – et plusieurs artistes, dont Elizabeth Peyton, Richard Deacon et Antony Gormley, se sont joints à l'appel aux dons de l'Art Fund, toujours en cours.

Paul Cézanne,

La Ferme Normande, été (Hattenville), **1882, huile sur toile.**

Alamy Stock Photo.

En bas :

Nicolas Poussin,

***La Confirmation*, « Les Sept Sacrements » (1636-1642) exposé à la Dulwich Picture Gallery en 2018.**

© Photo No Swan So Fine/ CC BY-SA 4.0.

Quel avenir pour *La Confirmation* de Poussin ?

Dans le rapport 2021-2022 figuraient deux œuvres d'artistes français majeurs : la première, *Ferme normande, été (Hattenville)* (1882) de Paul Cézanne, en dépôt à l'Institut Courtauld, ne rejoindra pas les 65 autres Cézanne appartenant aux collections publiques britanniques, faute d'acquéreur, bien qu'elle remplisse deux des trois critères Waverley. La seconde, d'une valeur estimée à 19 millions, fait partie d'un ensemble mythique, aujourd'hui dispersé. *La Confirmation* de Nicolas Poussin est issue des « Sept Sacrements », série religieuse que le peintre produisit pour son mécène, l'antiquaire Cassiano dal Pozzo (1588-1657). Passant entre des mains italiennes puis anglaises dès le XVIIIe siècle, *La Confirmation* fut cédée en 1785 par la famille Boccapaduli à l'aristocrate anglais Charles Manners (1754-1787), dont les héritiers possèdent également *L'Eucharistie* et *Le Mariage*. L'arrivée de *La Confirmation* avait enthousiasmé un certain Joshua Reynolds, alors président de la Royal Academy, qui avait écrit que *« Rome est maintenant beaucoup plus pauvre, comme l'Angleterre est plus riche qu'elle ne l'était, grâce à cette acquisition. »* Contrairement au *Portrait d'Omai*, aucune information n'a filtré sur une éventuelle mobilisation pour son maintien au Royaume-Uni. Le pays possède, après la France, le plus grand nombre d'œuvres de Poussin au monde, mais seul le Fitzwilliam Museum peut se targuer d'être le détenteur de l'un des « Sept Sacrements » : *L'Extrême-Onction* avait justement été acquis en 2012 grâce à une interdiction d'exportation. Celle posée pour *La Confirmation,* en vigueur depuis juin 2022 et effective jusqu'à ce jeudi 9 mars, pourrait être renouvelée pour 6 mois.

Informations sur la collecte de dons de l'Art Fund : artfund.org

Du côté des femmes

Pour la Journée internationale des droits des femmes, voici 5 propositions parisiennes de créatrices très jeunes - ou moins...

PAR BÉATRICE ANDRIEUX, JULIE CHAIZEMARTIN, RAFAEL PIC ET JADE PILLAUDIN

Ci-dessus : Yan Xinyue, *Drinking song*, 2023, huile sur toile, 141 x 106 cm.

© Image ofphotostudio/Courtesy de l'artiste Sans titre.

Ci-contre : Yan Xinyue, *They're trying to murder me!*, 2023, huile et feuille d'argent sur toile, 110 x 50 cm.

© Image ofphotostudio/Courtesy de l'artiste Sans titre.

En bas : Vue de l'exposition « A prayer for the sunset », galerie sans titre.

© Photo Aurélien Mole/Courtesy de l'artiste Sans titre.

Yan Xinyue

GALERIE SANS TITRE

Solitude californienne

Faire le grand saut d'une mégapole à une autre, peiner à trouver son équilibre. L'expérience de la solitude urbaine imprègne, dégouline même, la dernière série de toiles de la Chinoise Yan Xinyue (née en 1992) qui a quitté sa ville de Shanghai pour Los Angeles pendant la pandémie, après des études à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers. Depuis son appartement de Downtown, elle observe son voisinage, dont elle saisit des instantanés de vie, des moments suspendus d'intimité. Une femme aux ongles violets fume à sa fenêtre, une silhouette nue de dos laisse couler au sol son verre de vin, miroir des coulures qui peuplent la façade d'un immeuble. On imagine les klaxons et les volutes de pollution remonter jusqu'aux narines de ces habitants perchés dans leurs gratte-ciels décorés de gargouilles défraîchies. Sous le pinceau de Yan Xinyue, mélancolie et fantaisie se mélangent : la Cité des Anges devient la cité des songes interrompus, où fées et oiseaux se posent sur le balcon des âmes pensives, dont on devine les soupirs derrière un rideau. Ses œuvres, présentées pour la première fois en France chez sans titre, après un passage dans la section Frame de Frieze New York l'an dernier (chez Capsule Shanghai), sont proposées entre 6 000 et 20 000 euros.

J. P.

« A prayer for the sunset » jusqu'au 15 avril
13, rue Michel-le-Comte, 75004
sanstitre.gallery

Ci-dessus : Vue de l'exposition « Mais le paysage est encore là », galerie Maria Lund.

© Photo Axel Fried.

En haut : Min Jung-Yeon, *Il faut passer par là,* 2022, acrylique sur toile, 100 x 100 cm.

© Photo Thierry Estrade/Courtsy Min Jung-Yeon et Galerie Maria Lund.

En haut à droite : Min Jung-Yeon, *Une île sous la mer,* 2023, acrylique sur toile, 100 x 100 cm.

Min Jung-Yeon

GALERIE MARIA LUND

Au pays des rêves blancs

Il y a quelque chose de surnaturel dans les paysages de Min Jung-Yeon (née en 1979) dû à cette large place laissée au blanc qui se teinte de rose pâle, de violet tendre et de vert liquide inondant des formes rocheuses en lévitation sur fond de lac gelé. Est-on quelque part au pays des songes, au milieu du désert d'une planète inconnue ? L'acrylique diluée s'épanche et s'étire, façonnant des strates minérales aux multiples jeux de translucidité et de coulures. Naissent des paysages improbables où les horizons se chargent d'énergie entre des escarpements montagneux dignes de récits mythiques. Cette rythmique de courbes et de pics saillants, de pleins et de vides, évoque les anciennes peintures chinoises ainsi que celles d'An Gyeon, figure de l'art du paysage du XVe siècle coréen. Min Jung-Yeon, coréenne, s'ancre dans cette esthétique spirituelle comme l'indique le titre de l'exposition. Il y a, en tous cas, chez elle, le parfum des bribes étincelantes d'une éternité rêvée. Remarquée par une carte blanche au musée Guimet en 2019, l'artiste est également présentée au Centre culturel coréen jusqu'au 18 mars et bénéficiera d'une exposition personnelle au Suquet des Artistes à Cannes de mai à septembre. Les œuvres vont de 2 100 à 15 000 euros. **J.C.**

« Mais le paysage est encore là », jusqu'au 18 mars.
48, rue de Turenne, 75003
marialund.com

À gauche : Jeanne Vicérial, *Sex Voto : flores,* 2022, textile, drisses, fils en dégradé, roses vernies, 92 x 7 x 7 cm.
© Photo Bertrand Huet Tutti/Courtesy Templon/Adagp, Paris 2023.

Ci-dessus : Vue de l'exposition « Armors » à la galerie Templon.
© Photo Adrien Millot/Courtesy Templon/Adagp, Paris 2023.

Jeanne Vicérial, *Présence à l'enfant,* 2022, textile, drisses, fils, roses vernies, 230 x 70 x 82 cm.
© Photo Bertrand Huet Tutti/Courtesy Templon/Adagp, Paris 2023.

Jeanne Vicérial

GALERIE TEMPLON

Anges de textile

Les grandes sculptures textiles de Jeanne Vicérial (née en 1991) imposent recueillement et solennité, encapuchonnées sous leur guimpe de drisses, telles des prêtresses d'outre-tombe revenues parmi les vivants. « Armors » titre de l'exposition, car l'artiste les envisage comme une armée, porteuse peut-être d'âmes de défuntes depuis la nuit des temps. La sophistication des drapés qui sculptent ces hautes silhouettes féminines évoquent la sacralité de la statuaire cryptique. Debout, fières et mystérieuses, ou bien couchées dans la position de gisantes (l'artiste a exposé quatre sculptures dans la basilique Saint-Denis en décembre 2022), elles sont noires au rez-de-chaussée de la galerie et immaculées au sous-sol, suscitant une rémanence manichéenne. À l'endroit du cœur et du ventre, des roses séchées et vernies, comme secrètement cristallisées, disent la douleur, la mort et la renaissance. Tisser semble être acte de soin pour l'artiste qui est aussi chercheuse à travers son atelier de couture expérimentale, Clinique Vestimentaire, fondé en 2014. Très scénographiques, complétées par une machine brevetée tissant de manière autonome, les œuvres de Jeanne Vicérial (de 15 000 à 40 000 euros) mêlent art gothique et design futuriste dans un trouble subjuguant. **J.C.**

« Armors », jusqu'au 11 mars
28, rue du Grenier Saint-Lazare, 75003
templon.com

Sylvie Selig

LIBRAIRIE MÉTAMORPHOSES

Quête singulière

Que de chemin parcouru pour la plasticienne à la productivité exceptionnelle qui jouit d'une reconnaissance tardive méritée. Enfant douée pour le dessin, Sylvie Selig (née à Nice en 1941) vit en Australie jusqu'à ses 17 ans où elle fera sa première exposition. Sa vie ressemble à un roman tant elle a voyagé pour s'installer définitivement à Paris. Ses œuvres récentes, qu'elle commente avec une joie communicative, mêlent hantises sensuelles et morbides, sublimées en personnages à têtes d'animaux. Selig révèle un monde peuplé d'hommes priapiques à oreilles de lapin entourés de souris et grenouilles anthropomorphes. Dans ses peintures colorées ou ses feutres sur gaze bleus, rouges ou noirs, l'artiste dévoile des contes cruels, des expériences physiques et psychiques traumatisantes bercées de moments de tendresse. Ses grands formats (16 000 euros) alternent avec des petites huiles (1 500 euros) et des eaux-fortes (700 euros) spécialement réalisées pour la Biennale de Lyon. Une œuvre intense et puissante. **B.A.**

« Œuvres récentes : peintures, dessins, broderies, gravures », jusqu'au 31 mars
17 rue Jacob, 75006
librairiemetamorphoses.com

En haut : Sylvie Selig, ***Don't bother me while I read,*** 2022, feutre sur lin, 99 x 102 cm.
© Photo Stéphane Briolant/Courtesy de l'artiste et Librairie Métamorphoses.

Ci-dessus et à droite : Vues de l'exposition « Œuvres récentes : peintures, dessins, broderies, gravures », librairie Métamorphoses.
© Courtesy Librairie Métamorphoses.

Sur la façade de la galerie : *We Rise by Lifting Others*.

© Courtesy Ceysson & Bénétière.

Marinella Senatore, *I Contain Multitudes*, 2022, tubes en verre avec mélange de gaz sans mercure (greeNeon), LED flex, et méthacrylate coulé montés sur une structure en aluminium anodisé, 110 x 176 cm.

© Photo Aurélien Mole/Courtesy Ceysson & Bénétière.

En bas : Vue de l'exposition « Alliance des corps » à la galerie Ceysson & Bénétière.

© Photo Aurélien Mole/Courtesy Ceysson & Bénétière.

Les dessins de Marinella Senatore.

© Photo Aurélien Mole/Courtesy Ceysson & Bénétière.

Marinella Senatore

GALERIE CEYSSON & BÉNÉTIÈRE

Néon bio

Après des débuts discrets, qui l'ont notamment vu être enseignante à l'Université de Madrid, la plasticienne originaire de Cava de' Tirreni (près de Naples), aujourd'hui installée à Londres et Milan, a vu sa carrière prendre une accélération spectaculaire, multipliant les expositions à travers le monde. Voici enfin sa première exposition monographique en galerie en France (qui suit une performance remarquée au Palais de Tokyo à l'automne dernier, gros défi collaboratif avec de nombreuses associations). On peut y voir l'ensemble de sa pratique, incluant notamment les dessins et collages (12 000 euros) moins connus. Les néons, qui ont beaucoup joué pour sa notoriété, sont évidemment présents, sous forme de pièces uniques (à partir de 60 000 euros). Reprenant une tradition du sud de l'Italie, elle a aidé à lui donner une dimension contemporaine, qui devrait notamment contribuer à la création d'un musée à Scorrano (province de Lecce). Et elle y joue un rôle inattendu dans sa dimension environnementale, n'employant que des néons sans mercure, ce qui suppose un savoir-faire technique spécifique pour obtenir le même scintillement… **R.P.**

« Alliance des corps », jusqu'au 18 mars
23, rue du Renard, 75004
ceyssonbenetiere.com